

ALFRED ROSMER

MOSCOU

SOUS LENINE

LES ORIGINES DU COMMUNISME

Préface par

Albert CAMUS

flore

EDITIONS PIERRE HORAY

ALFRED ROSMER

M O S C O U
SOUS LÉNINE

LES ORIGINES DU COMMUNISME

Préface par Albert CAMUS



Flore

PIERRE HORAY

22^{bis}, passage Dauphine

PARIS VI^e

Copyright by PIERRE HORAY - FLORE, 1953.
Tous droits réservés.

désormais à la longue et difficile renaissance du syndicalisme, Rosmer, dans des temps tortueux, a suivi une voie droite, à égale distance du désespoir qui finit par vouloir sa propre servitude et du découragement qui tolère la servitude d'autrui. C'est ainsi qu'il n'a rien renié de ce qu'il a toujours cru. On s'en apercevra en lisant **A MOSCOU, AU TEMPS DE LENINE.**

« Je dirai simplement : j'étais là, c'était ainsi ». Voilà le ton de ce témoignage qui risque de décevoir les amateurs de feuilletons historiques. Où était Rosmer ? En Russie, et principalement à Moscou et à Léninegrad, après la révolution d'octobre et avant la mort de Lénine. Temps superbes où le monde semblait recommencer, l'histoire commencer enfin sur les ruines d'un empire ! Même des hommes qui, à un autre bout du monde, souffraient toujours d'oppression, se crurent alors libérés et pensèrent toucher à ce que Liebnicht appelait les portes du ciel. Mais Rosmer témoigne de ce temps à sa manière, au jour le jour, sans aucun romantisme. Les révolutions se font aussi à coups de réunions, dans l'ingrat labeur des comités et des congrès. Rosmer assistait à quelques-uns de ces congrès historiques dont il parle ici comme s'il s'agissait de ces tranquilles assises où les techniciens d'une profession mettent en commun leurs connaissances. Une brochure paraît qui fait du bruit, pendant qu'il est à Moscou, et il la résume en indiquant seulement qu'il s'agit de la « Maladie infantile du communisme » et que cette brochure de Lénine contient les germes d'une autre maladie qui, sous le nom de tactique, ou de manœuvre, fera

Mais, justement, pour bien réfléchir à ce problème, il ne faut pas être de ceux qui insultent la révolution elle-même et qui se hâtent de voir dans toute naissance un avortement. Pour tirer de la décadence des révolutions les leçons nécessaires, il faut en souffrir, non s'en réjouir. Rosmer parle ici de la naissance d'une révolution et l'amour actif qu'il parvient à nous faire partager, trente-six ans après l'événement, donne la mesure exacte du déchirement que supposent les dernières pages de son livre. Comment pourrait-il se réjouir de cet avortement ? S'il le dénonce, c'est moins pour ce qu'il est que pour ce qu'il empêche. On ne comprendra rien à ce qu'on appelle pompeusement le drame de la gauche européenne tant qu'on n'apercevra pas clairement qu'une certaine classe d'hommes ne s'oppose pas au régime stalinien parce qu'il hérite d'une révolution où la propriété bourgeoise a été détruite, mais au contraire parce qu'il renforce, par ses folies, la société bourgeoise. Le jour où la libération du travailleur s'accompagne de beaux procès au cours desquels une femme présente à la barre ses enfants pour accabler leur père et appeler sur lui le châtiment suprême, ce jour-là, l'égoïsme et la lâcheté des classes marchandes risquent d'être oubliés et la société de l'argent ne se maintient plus par ses vertus disparues, mais par les vices spectaculaires de la société révolutionnaire.

Et pourtant, c'est ici, malgré l'ampleur de la déception, que se trouve un principe de renaissance. A mon sens, ce n'est ni Kravchenko, bénéficiaire du régime stalinien, ni les ministres français, responsables d'une politique qui ensan-

glante la Tunisie, qui peuvent critiquer la dictature de Staline, mais Rosmer et ceux-là seulement qui lui ressemblent. La seule question qu'on puisse poser à la révolution, la révolte seule est fondée à la poser, comme la révolution est seule fondée à interroger la révolte. L'une est la limite de l'autre. Il était juste que Lénine donnât des leçons de réalisme aux terroristes solitaires. Mais il est indispensable que l'exemple des révoltés de 1905 soit sans cesse offert, par ceux qui leur restent fidèles, à la révolution du 20^e siècle et à son terrorisme d'État, non pour la nier mais pour la rendre à nouveau, et contre elle-même, révolutionnaire. C'est ainsi que la plus grande déception de ce temps a chance, pour être douloureuse, de n'être pas stérile.

On le voit assez par l'exemple de Rosmer et de son livre. Des hommes comme lui ont su résister à l'effondrement de leur espoir et y résister deux fois, d'abord en refusant de s'abandonner, comme tant de révolutionnaires, au confort de la servitude dite provisoire, ensuite en refusant de désespérer de la force de révolte et de libération qui est à l'œuvre en chacun de nous. Mais on voit, en somme, que s'ils n'ont cédé à aucun de ces entraînements, c'est que pour eux, formés dans la lutte prolétarienne, toujours au contact de la misère ouvrière, la révolution n'a jamais été ce qu'elle est pour tant de nos nihilistes, c'est-à-dire un but qui justifie tout et lui-même. Elle n'a été qu'un moyen, un chemin probablement nécessaire vers cette terre où vivre et mourir ne seront pas une double humiliation. Seuls ceux qui voient la Révolution comme un bien pur, mythique, un absolu de re-

vanche, la transfiguration de tous leurs maux et le sommeil de leurs scrupules, sont rejetés par l'échec dans un désespoir qui mène à tous les reniements. Ceux-là, découragés par Thermidor, acclament Bonaparte couronné ou rejettent l'héritage de 89 et, dans les deux cas, enterrent la liberté, Mais ceux pour qui la révolution n'est qu'un moyen savent qu'elle n'est pas ce bien pur qui ne peut être ni trahi ni jugé. Elle peut être trahie, et il faut le savoir, car elle tient aux hommes par ce qu'ils ont de plus grand et de plus bas. Elle peut être jugée, car elle n'est pas la valeur la plus haute et si elle en vient à humilier ce qui dans l'homme est au-dessus d'elle, elle doit être condamnée dans le temps où elle humilie. C'est le double mouvement, exemplaire à mon sens, qu'on trouvera dans ce livre où, du malheur de ce siècle, Rosmer a tiré la double décision d'exalter ce qui est apparemment mort, et de dénoncer ce qui survit.

Peut-être est-ce pour cela, et je finirai sur ce point, que j'ai mauvaise conscience les rares fois où je ne suis pas d'accord avec Rosmer — quand, par exemple, à force d'adhérer à l'époque dont il parle, il en justifie tout, et Cronstadt même. Mon premier mouvement est de trouver alors qu'il sous-estime le retentissement énorme qu'eut la dissolution, par les bolcheviks, de l'Assemblée Constituante. Quelles que furent les justifications de cette mesure, elle a été le signe visible que l'arbitraire, légitimé jusque là parce qu'il s'exerçait contre les anciens oppresseurs, pouvait se retourner aussi contre les révolutionnaires. Mais mon deuxième mouvement, lisant Rosmer qui insiste sur les dangers courus

par la jeune révolution, est d'hésiter. Quand on lit de pareils témoignages, quand on voit de quelles luttes et de quels sacrifices certaines vies furent remplies, on peut se demander au nom de quoi ceux qui, comme nous, n'ont pas eu la chance, et la douleur, de vivre au temps de l'espoir, préféreraient sur ce point à autre chose qu'à écouter et comprendre. L'expérience historique qui fut la nôtre est peut-être trop étrange, trop particulière, pour être généralisée. La guerre, et la résistance, ne nous ont rien appris que sur elles-mêmes, et peut-être sur nous. Elles ont suffi certainement à nous faire mesurer que l'abjection totalitaire était le pire des maux, et à nous donner la décision irréductible de la combattre partout où elle se trouve. Mais pour tout le reste, nous marchons dans les ténèbres. Il faut marcher sans doute et trouver nos raisons nous-mêmes, chaque fois que nous ne pouvons faire autrement. Qui niera cependant que nous devons sans cesse confronter ces raisons à l'expérience des autres et qu'à cet égard nous ayons besoin de guides et de témoins que nous ne puissions récuser ? Pour ma part, et c'est le sens de cette préface, parmi tant de guides qui s'offrent généreusement, je préfère choisir ceux qui, comme Rosmer justement, ne songent pas à s'offrir, qui ne volent pas au secours du succès, et qui, refusant à la fois le déshonneur et la désertion, ont préservé pendant des années, dans la lutte de tous les jours, la chance fragile d'une renaissance. Oui, nos camarades de combat, nos aînés sont ceux-là dont on se rit parce qu'ils n'ont pas la force et sont apparemment seuls. Mais ils ne le sont pas. La ser-

AVANT-PROPOS

LES DÉBUTS DE LA RUSSIE SOVIÉTIQUE, LES premiers congrès de l'Internationale communiste, la période qui s'étend d'octobre 1917 à la mort de Lénine, en janvier 1924, bien que vieux seulement de trente années, sont déjà, dans le mouvement socialiste, une sorte de préhistoire. Les destructions de la seconde guerre mondiale ont anéanti une partie considérable des ouvrages et périodiques qui s'y rapportent, ne laissant subsister que des fragments, des collections morcelées, difficilement accessibles. Là n'est cependant pas le plus grave. Le plus grave, c'est que ceux-là mêmes qui se prétendent les dépositaires et les continuateurs de l'œuvre commencée en 1917 sont les agents les plus acharnés de cette destruction ; ils ne l'évoquent que pour la défigurer, ils lui ont fait subir des déformations successives

pour, finalement, la réduire en un manuel où se trouve rassemblé le maximum de falsifications, de suppressions, de lacunes, d'ajoutés, et dont le trait distinctif est qu'il contredit tous ceux écrits antérieurement par les historiens officiels du régime. « Ce catalogue annule les précédents », disent les marchands.

Sur cette période j'ai des souvenirs précis et nombreux ; sur tous les événements importants je puis apporter mon témoignage, le témoignage direct d'un participant. Il m'est arrivé souvent d'en parler devant des amis ou dans des réunions, et la remarque invariable de mes auditeurs était que je devais écrire ce que je leur avais raconté.

Je me décide à le faire aujourd'hui pour plusieurs raisons. On publie de temps à autre des livres sur la « naissance de l'U. R. S. S. », ou sur l'Internationale communiste, ou sur Lénine, et il arrive parfois que leurs auteurs se présentent ou se laissent présenter comme des « confidents », des « amis » de Lénine et même comme des « conseillers ». Je sais que leur prétention est risible. Mais la tactique du gros mensonge a fait ses preuves ; il n'est pas permis de l'ignorer. Le dernier en date de ces ouvrages, publié à New-York en 1947, *Pattern for World Revolution*, et à Paris en 1949, en français, sous le titre *Du Comintern au Stalintern*, est anonyme. Le ou les auteurs sont dissimulés sous le pseudonyme d'Ypsilon. A côté d'erreurs qui surprennent, il renferme une bonne part d'informations vraies, il constitue dans l'ensemble un important document. Mais il est clair que pour qu'un tel livre puisse prendre sa juste valeur et être utilisé, la première condition est qu'on en connaisse l'auteur. Or celui-ci, ou ceux-ci veulent si bien se cacher qu'ils vont jusqu'à inventer des personnages ou à camoufler certains de ceux qu'ils font parler pour brouiller les sources ou pour quelque autre raison. Il est donc temps pour moi de parler pour mon propre compte, de dresser en face des déformations et des écrits des mercenaires un récit véridique.

J'ai fait plusieurs séjours en Russie soviétique de 1920 à 1924, le plus long ayant été de dix-sept mois, de juin 1920

TABLE DES MATIÈRES

1920

I. — L'Europe en 1920	27
II. — Le voyage de Moscou	33
III. — Premier mai à Vienne	41
IV. — La Tchécoslovaquie de Mazaryk	45
V. — Clara Zetkin — Chliapnikov	47
Grandiose démonstration à Berlin	47
VI. — De Stettin à Reval (Tallinn)	52
VII. — Petrograd — Zinoviev	56
VIII. — Moscou. — Au Comité exécutif de l'Internationale communiste. — Sadoul. — Radek. — Boukha- rine.....	59
IX. — Trotsky.....	63
X. — Au Kremlin. — Lénine	67
XI. — Parmi les délégués au II ^e Congrès de l'Internationale communiste	89
XII. — Radek parle de Bakounine	94
XIII. — Smolny. — Séance solennelle d'ouverture du II ^e Congrès	96
XIV. — Les débats du II ^e Congrès	100
XV. — Trotsky prononce le discours-manifeste de clô- ture	114
XVI. — Les peuples de l'Orient au congrès de Bakou	125
XVII. — Les syndicats russes	133
XVIII. — Les anarchistes. — Mort et obsèques de Kropot- kine	140
XIX. — Congrès du Parti socialiste français. Majorité pour l'adhésion à l'Internationale communiste	147
XX. — Au groupe communiste français de Moscou ..	150
XXI. — Le « Train de Trotsky » — Wrangel — Fin de la guerre civile	155

1921

I. — La question syndicale provoque un grand débat .	163
II. — Soulèvement de Cronstadt	167
III. — Lénine expose la Nouvelle Politique Economique (NEP) au III ^e Congrès de l'Internationale communiste.....	172
IV. — L'Internationale syndicale rouge tient son Congrès constitutif.....	188
V. — Bilan d'un séjour de dix-sept mois.....	195
VI. — Retour à Paris : Un autre monde	197

1922

I. — Retour à Moscou — Le front unique — Chliapnikov et Cachin	199
II. — Crise économique mondiale — Lloyd George propose une conférence — Cannes	210
III. — Les délégués des trois Internationales à Berlin ...	214
IV. — Gênes et Rapallo	220
V. — Procès des socialistes-révolutionnaires	223
VI. — V ^e anniversaire de la Révolution d'Octobre IV ^e Congrès de l'Internationale communiste	228
VII. — Le Parti communiste français et ses difficultés ...	236
VIII. — Frossard démissionne — Cachin reste	245

1923

I. — Poincaré fait occuper la Ruhr.....	261
II. — Hambourg : Fusion de la 2 ^e Internationale et de l'Internationale de Vienne	272
III. — Désarroi à la direction de l'Internationale communiste — Situation révolutionnaire en Allemagne	275

1924

Mort de Lénine	287
Appendice	289

Imprimerie BUSSIÈRE à Saint-Amand (Cher), France. — 13-4-1953.

Dépôt légal : 2^e trimestre 1953

N^o d'édition : 273

N^o d'impression: 954